

**TEMPERATURE**

Du 1er mars 1900.

|            |    |            |    |
|------------|----|------------|----|
| Fahrenheit |    | Centigrade |    |
| à midi     | 40 |            | 4  |
| à 3 P. M.  | 58 |            | 14 |
| à 6 P. M.  | 56 |            | 13 |

**Bureau météorologique.**

Washington, 1er mars — Indications pour la Louisiane — Temps—beau vendredi, plus chaud dans la partie nord; beau samedi; vents variables.

**LA DELIVRANCE DE LADYSMITH.**

Les Anglais sont en pleine possession de Ladysmith; leurs troupes y ont fait triomphalement leur entrée. C'est là un fait incontestable sur lequel il n'y a plus à revenir. Il est tellement important que toute l'Angleterre en a tressailli d'allégresse. Il faut lire les dépêches d'hier soir pour se faire une idée de l'enthousiasme que cette nouvelle a provoqué dans tout le Royaume-Uni.

Nous concevons cette allégresse chez une nation fière comme l'Angleterre et qui, depuis quatre mois, n'avaient guères à enregistrer que des défaites, dont quelques-unes étaient profondément humiliantes pour son amour-propre. Il faut pourtant se demander quelles seront les conséquences probables de cette victoire et s'il faut y voir une sorte de Waterloo pour les Boers. Ils sont loin de compte, ceux qui pensent que la guerre est finie ou près de finir.

La situation ne permet guères à Buller et à Roberts de poursuivre brusquement leurs avantages. Les différents corps des Boers sont en train de faire leur jonction. Roberts et Buller vont donc se trouver bientôt en face d'un ennemi redoutable, qui a reçu des renforts de tous les côtés et qui pourra désormais lui tenir tête, presque d'égal à égal.

La guerre peut être portée sur un autre terrain; mais elle n'est pas près de cesser. C'est à partir d'aujourd'hui que l'on pourra juger de la perspicacité, de l'habileté de Lord Roberts et de l'habileté de ses plans.

**L'ARTILLERIE BOER.**

Voici les renseignements que donne le War Office, à Londres, sur l'artillerie boer.

La maison Krupp a livré en 1895 les deux plus grands canons connus jusqu'à dans le monde; ces canons ont 45 pieds de long, pèsent 120 tonnes, tirent un obus de 2,300 livres et demandent 904 livres de poudre à chaque déchargement.

Les Boers ont d'amples provisions pour ces canons qui consistent en obus, fer et acier, contenant 3,000 balles du poids de trois onces et demi.

En même temps, Krupp livrait un grand nombre de canons de campagne et aussi de montagne spécialement adaptés aux contrées accidentées. En 1896, les Boers ont reçu six canons fabriqués au Creusot et dix-huit autres leur ont été livrés ensuite par cet établissement.

Ces canons sont munis de freins et de fourchettes qui corrigent le recul et remettent la pièce dans sa disposition primitive, deux secondes après le tir. La rapidité du projectile dépasse 1,800 pieds à la

bouche, et la portée est supérieure à cinq milles. Le poids du canon n'est seulement que de 3,400 livres; huit coups peuvent être tirés à la minute sans abîmer le métal; chaque canon est accompagné de munitions pour 114 coups.

Il y a au Transvaal une quantité suffisante de munitions pour que ces canons puissent faire un service actif pendant deux années.

En 1897-98 et une portion de 1899 les Boers ont continué à augmenter leur artillerie en même temps qu'ils fortifiaient les sommets le long de la frontière. Ils ont acheté pendant cette période, ils ont acheté 48 canons à tir rapide Schneider-Creusot, tirant des schrapnels contenant 234 balles, à raison de 20 coups par minute.

Cinq batteries de huit Maxims tirant 350 coups par minute ont été mises en usage contre Mafeking; chacun d'eux est aisément servi par un seul homme. La portée de ces Maxims et des autres canons à tir rapide n'exécède guère 4,000 mètres.

Les Boers se sont encore procuré quatre batteries de tir rapide Vickers-Maxim d'une portée de cinq mille mètres. Enfin, ils ont quatre canons avec une portée de 12,000 mètres; deux de ceux-ci ont été montés sur les montagnes de chaque côté des passages principales du Natal. Un autre est installé devant Ladysmith, et l'autre défend Prétoria.

En tout, les Boers disposent de 229 à 230 gros canons et pièces de campagne du dernier modèle, et supérieures à tous égards à ceux des armées de Sa Majesté.

**EXECUTION**

Garde - sémaphore anglais

Espion des Boers.

Le correspondant du «Temps» de Paris, à Durban, lui envoie le récit suivant dont il lui laisse la responsabilité.

Un fait que je tiens à vous signaler, c'est l'exécution d'un garde-sémaphore anglais du port de Durban qui vient, après trois mois d'exercice, d'être convaincu d'espionnage.

L'autre jour, un navire chargé de troupes entrant au port. Il passait devant le haut promontoire où est perché le phare à plus de cent mètres, quand l'attention d'un officier fut attirée par de singuliers signaux de télégraphie optique qui étaient faits de l'autre côté du phare. Le gardien du sémaphore fut dénoncé. On exerça une surveillance. Elle révéla qu'à l'aide du code ordinaire de télégraphie optique, le garde du sémaphore transmettait, chaque nouvelle arrivée de troupes, chaque mouvement du port, le nombre des hommes, des canons et des chevaux débarqués à ses complices postés sur une montagne à quelque distance.

Il paraît que de hauteur en hauteur, ces renseignements, transmis par des signaux, atteignent en deux ou trois jours le quartier général boer sur la Tugela. Ceci durait depuis le commencement de la guerre. Comme il n'est pas un soldat anglais, pas un canon et pas un cheval dans toute l'armée de Buller qui n'ait passé par le port de Durban, les Boers ont dû être assez exactement renseignés. Il n'est pas étonnant, par exemple, comme je vous le disais dans ma dernière lettre que, deux jours après le débarquement mystérieux du général Warren, les Boers aient demandé de ses nouvelles par héliographe aux Anglais de Colenso.

Le garde-sémaphore avoua que ses exercices de télégraphie optique duraient depuis le commencement de la guerre. Ils lui rapportaient 60 livres, soit 1,500 francs par télégramme. Avant de commencer ses fonctions, il avait reçu 17,500 francs en espèces sonnantes. Sa culpabilité a été prouvée par

l'examen de son compte à la Banque nationale du Transvaal qui a une succursale ici et qui lui réglait ses appointements. C'était un Anglais pur sang, d'une soixantaine d'années. Il occupait la place depuis longtemps. Sa femme et ses cinq enfants, ne voulant pas croire à sa culpabilité, une scène déchirante a eu lieu lors de son embarquement à bord du vaisseau de guerre où il a été fusillé, on rade. Il laisse à sa famille de 125,000 à 150,000 francs gagnés pendant ses trois mois d'espionnage. Cela représente pas mal de télégrammes.

**AU PAYS MILLIARDAIRES.**

Nous avons annoncé il y a quelque temps la venue en Amérique de M. Henri de Régnier, pour y donner des conférences. Voici, à ce sujet, ce que nous lisons dans une feuille parisienne à la veille du départ du poète bien connu :

Un des plus distingués poètes de la jeune école, M. Henri de Régnier, s'apprette à traverser l'Océan pour aller révéler aux Américains les beautés de notre poésie contemporaine. Après-demain samedi, il s'embarquera au Havre, à bord de la *Normandie*, et le 1er mars il donnera sa conférence d'ouverture au cercle français d'Harvard, à Boston. M. Henri de Régnier sera accompagné de sa jeune et aimable femme, une des filles, comme on sait, de M. de Hérédia, le poète célèbre des *Trochées*.

La conférence, ce genre éminemment français, mais qui a perdu chez nous un peu de sa saveur et de son attrait d'autrefois, plait infiniment aux Américains. Nous n'en voulons pour preuve que les récents succès obtenus aux pays d'outre-mer par quelques écrivains français. Il est vrai que ces conférenciers s'appelaient Brunetière, René Doumic et Edouard Rod. Partout où ces écrivains se sont fait entendre, ils ont reçu l'accueil le plus flatteur. Les Américains, nous parlons de ceux qui comprennent le français—et il en est beaucoup là-bas—ne perdent jamais l'occasion de se familiariser avec les finesses de notre langue et les difficultés de notre prononciation.

La conférence répond admirablement à ce double but. C'est pourquoi ils font appel à nos écrivains les plus réputés pour connaître non seulement l'histoire de notre littérature, mais encore et surtout pour acquiescer l'art de s'exprimer en français avec toutes les nuances d'une intonation.

C'est à M. Brunetière que revient l'honneur d'avoir frayé la route aux conférenciers français. On sait le brillant succès de ses causeries faites à Baltimore, il y a trois ans. Après lui, René Doumic, puis M. Edouard Rod, ont eu une ample moisson de lauriers. Demain, ce sera le tour de M. Henri de Régnier.

Il est à noter, d'ailleurs, que les écrivains et les artistes français ont toujours été les bienvenus en Amérique. Sans parler de nos étoiles de la scène dramatique et lyrique qui y ont été félicités, acclamés et apothéosés, nous ne devons pas oublier l'accueil charmant et cordial qui fut fait à M. Paul Bourget lors de son séjour dans les principales villes du nouveau monde. Les peintres ont eu aussi leur part. Demandez-le à M. Chartran,

Raffaelli, Carolus Duran qui ont fait en Amérique de fréquents voyages. Demandez-le également au spirituel Forain. Nous allons oublier Capoll qui s'endormit, dix ans durant, dans les délices newyorkaises.

M. Henri de Régnier inspirera ses auditeurs américains. Un poète! surtout un jeune poète, on se le représente généralement la mise un peu négligée, l'air inspiré, la tête échevelée. Il n'en est rien en ce qui concerne M. Henri de Régnier. Grand, blanc, blond, la physionomie grave, le regard clair et doux, les cheveux bien tirés, la moustache soyeuse, M. de Régnier porte avec une suprême distinction des redingotes d'une coupe impeccable. Le geste est lent, la voix caressante, le verbe mesuré. Il plaira sûrement aux Américains.

Le brillant poète nous a donné quelques explications sur son voyage.

—Je ferai en tout, nous dit-il, une cinquantaine de conférences dont le sujet sera la Poésie contemporaine. J'étudierai les mouvements littéraires modernes, depuis l'école romantique jusqu'à l'école symbolique. Je parlerai de Victor Hugo, Leconte de Lisle, Verlaine, Mallarmé, Villiers de Lisle Adam, Hérédia, sans oublier les tout jeunes poètes, les nouveaux venus dont le nom n'est guère connu que dans les cénacles littéraires.

Mon sujet comporte huit conférences distinctes. Je débiterai au cercle français d'Harvard, à Boston, où je ferai entendre ces huit conférences. Ensuite, j'irai à Philadelphie, New York, Chicago, San Francisco et la Nouvelle-Orléans. Les conférences auront lieu soit dans des cercles ou les femmes sont admises, soit dans des collèges de jeunes filles. A San Francisco, cependant, je parlerai à l'université de Berkeley. Je serai, je crois, le premier conférencier français qui parlera à San Francisco et à la Nouvelle-Orléans.

—C'est la première fois que vous irez en Amérique ?

—Oui, et M. de Régnier aussi. Notre voyage durera près de trois mois.

—Mais ce n'est pas la première fois que vous faites des conférences ?

—En effet, j'ai conférencié, il y a quelque huit ans, en Belgique, à Bruxelles et à Liège notamment. Ma dernière conférence, vous vous le rappelez peut-être, a été faite à la Société des conférences de Paris.

M. Henri de Régnier nous fournit ensuite quelques détails très curieux sur le cercle français d'Harvard, dont le président, M. Hyde, un jeune homme à l'esprit très cultivé, est en même temps directeur d'une grande société d'assurances. C'est lui, paraît-il, qui a organisé et fondé ces conférences, dont le succès est très vif jusqu'ici, paraît devoir s'accroître de plus en plus. M. Hyde, qui est très versé dans la littérature française, vient quelquefois à Paris. Harvard est une des plus importantes Universités américaines. On peut la comparer aux Universités d'Oxford et de Cambridge. La langue française y est étudiée à fond.

—Je dois ajouter, reprend M. de Régnier, que je ne donnerai pas la série des huit conférences dans toutes les villes où je dois parler. Les cercles choisiront eux-mêmes le sujet qui leur plaira plus spécialement. Quelques-uns ont désigné les *Femmes dans la littérature contemporaine*, qui constitue une des parties de mon sujet général. Ces conférences, il va sans dire, seront faites en français. D'ailleurs, les femmes en Amérique, je par-

les femmes de la classe élevée, connaissent toutes notre langue qu'elles parlent et écrivent très correctement.

—Peut-être nous reviez-vous avec des *Impressions d'outre-mer* ?

—Oh! pour cela, non! Je ne puis, en trois mois, avoir le temps de pénétrer l'âme américaine. Songez, en outre, que je serai presque tout le temps en chemin de fer ou en paquebot. Non, vraiment! Je n'aurai qu'une vision confuse des choses; cependant, j'en rapporterai quelques sensations fugitives, quelques impressions générales qui pourront me servir à écrire quelques articles de journaux. Mais ce sera tout.

Nous prenons congé de M. Henri de Régnier, en lui souhaitant une excellente traversée et de nombreux succès au cours de sa tournée littéraire.

**Les chefs d'Etat étrangers en 1900.**

Quelques commissaires étrangers sont étonnés, dit-on, qu'une invitation n'ait encore été adressée par le gouvernement français aux souverains dont les pays sont officiellement représentés à l'Exposition de 1900.

Il y a là un malentendu qu'il importe de dissiper. Cinquante puissances—empires, royaumes ou républiques—ont accepté l'invitation du gouvernement français à participer à la prochaine Exposition.

Ce sont: la République Argentine, l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, la Bolivie, la Bosnie-Herzégovine, la Bulgarie, le Chili, la Chine, la Colombie, la Corée, le Costa-Rica, le Danemark, la République Dominicaine, l'Equateur, l'Espagne, l'Etat indépendant du Congo, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Grèce, Guatemala, Haïti, le Honduras, la Hongrie, l'Italie, Japon, la République de Libéria, le Luxembourg, le Maroc, le Mexique, Monaco, le Monténégro, le Nicaragua, la Norvège, les Pays-Bas, le Pérou, la Perse, le Portugal, la Roumanie, la Russie, Saint-Marin, San-Salvador, la Serbie, le Siam, la Suède, la Suisse, le Transvaal, la Turquie, l'Uruguay, le val d'Andorre.

Or, dans l'esprit des ministres par qui les premières négociations furent engagées à ce sujet, aussi bien, croyons-nous, que dans celui du gouvernement actuel, cette invitation avait un double sens: elle visait pas seulement les exposants dont on sollicitait le concours, elle s'adressait aux chefs d'Etat eux-mêmes, elle signifiait qu'ils eussent ainsi les portes de la France étroitement ouvertes, et que les visites qu'ils leur plairaient de rendre en France en 1900 seraient accueillies avec toute la courtoisie, l'empressement et les égards dus à des hôtes de cette qualité.

D'autres pays que la France ont organisé, en ces dernières années, des Expositions internationales; nous ne pensons pas que les chefs d'Etat participants aient été invités officiellement et personnellement à s'y rendre. On a toujours considéré que cette invitation était, en quelque sorte, contenue dans l'invitation à participer.

Il est donc probable que le gouvernement français se bornera à observer cet usage, et qu'aucune démarche nouvelle ne s'ajoutera à celle que cinquante gouvernements ont favorablement accueillie.

**Le budget de la guerre anglaise.**

Londres, 1er mars.—Le budget de la guerre pour ce soir montre des dépenses totales de 61,399,400 livres sterling, une augmentation de 40,822,200 livres sterling sur le budget de l'année dernière. Le total des officiers et des hommes de l'armée est porté à 439,000 soit une augmentation de 245,147 hommes.

**Deux artistes connus à la Nouvelle-Orléans.**

«Au 8e Concert international, à Monte-Carlo, M. Raoul Pugno a, de nouveau, remporté un magnifique succès dans le Concerto en ut mineur de Saint-Saëns. La *Fantaisie hongroise* de Liszt, auxquels il a ajouté en bis un Nocturne de Chopin et une page de sa composition. Il n'est pas de mots pour dire l'enthousiasme du public. On était venu de Nice et de Cannes pour entendre le grand pianiste; toute la salle, électrisée, lui a fait une longue et retentissante ovation.

«Au même concert une jeune cantatrice, Mlle Blanche Marot, s'est fait applaudir dans deux pages de Rameau et de Mozart et a fait la suite (véritable primeur), l'air du troisième acte de la *Louise* de G. Charpentier; cette page, si expressive et bien personnelle, a fait plaisir.

«Le programme consacré aux œuvres symphoniques françaises, tenu en outre les noms de Berlioz, Massenet, Lalo et Chabrier.»

Mme Jane Hading vient de rentrer à Paris, arrivant de Marseille où l'émouvante comédienne a joué quelques soirées dans la série des représentations dont la Presse a constaté le brillant succès.

Les Parisiens espèrent que maintenant la très gracieuse artiste va rester un peu parmi eux.

**AMUSEMENTS.**

**THEATRE DE L'OPERA.**

La troupe d'opéra, dont les représentations touchent à leur fin, donnait, hier soir, la première de «Lohengrin». On connaît la très remarquable composition de cette troupe. Comme on devait s'y attendre, le succès de «Lohengrin» a été complet, enthousiaste; à tel point même, que pour répondre à la demande générale, il y aura aujourd'hui même une seconde représentation. Le fait est que la pièce est magnifiquement montée. Il y aura foule à la deuxième de «Lohengrin». On a beaucoup remarqué le superbe costume de M. Ansaldo dans la pièce.

Samedi, pour le bénéfice de Mme Pacary, notre éminente Falcon, spectacle composé de: «Le Trouvère», 1er acte; «La Reine de Saba», 2e acte; «La Catterina Rusticana», et le ballet de «Salammbô».

Dimanche, en matinée, bénéfice des chœurs et des dames du corps de ballet; grande représentation, avec le concours de tous les artistes et surtout, avec celui de l'Orphéon Français.

«La Traviata», dirigée par M. Viasesi.

Intermède, par l'Orphéon (100 exécutants), et les «Britons», ballet réglé par M. Franciotti.

Dimanche soir, départ de la troupe pour Memphis et Chicago.

**CRESCENT THEATRE.**

Hier, James O'Neill a donné au Crescent, «Monte-Christi» en matinée, devant une salle comble. Le soir, il a repris le rôle de D'Arragnan, où il excellait, dans «Les Mousquetaires». C'est actuellement la pièce en vogue, et c'est cette vogue qui explique les belles soirées du Crescent, depuis dimanche.

En répétition, pour commencer dimanche, «Why Smith Left Home», une très amusante comédie.

**GRAND OPERA HOUSE.**

«Michael Strogoff» tient toujours l'affiche avec un succès qui ne fait que grandir à mesure que la semaine avance.

La troupe Baldwin Melville a été assurée une série ininterrompue de brillantes représentations, en attendant la première de «Rosalie», délicieuse comédie que l'on a eu

raison de remettre à la scène. M. Farnum peut s'y acquiescer une popularité, une renommée égales à celle de Lawrence Barrett, dont se souviennent encore les anciens amateurs du théâtre anglais.

**THEATRE TULANE.**

Au Tulane, Miss Viola Allen poursuit le cours de ses succès dans «The Christian», une des meilleures pièces du répertoire anglais que nous connaissions et qui fera salle comble jusqu'à la dernière représentation.

Dimanche, un véritable événement. M. Thomas Jefferson fait sa première apparition dans «Rip Van Winkle», comédie qui a fait la réputation, la gloire de son père. Sa troupe porte à juste titre, le titre de «Jefferson Company», car ils sont quatre Jefferson qui jouent les principaux rôles.

**L'ESPRIT DES AUTRES.**

Le directeur d'un théâtre où règne en ce moment une température à faire clore des ours blancs à minstre une réprimande à son souffleur.

—Les artistes se plaignent qu'on ne vous entende pas; ils disent que vous soufflez... dans votre gilet.

—Pardou, monsieur le directeur, je soufflé... dans mes doigts!

M. de M., un des farces hommes galants de notre époque, disait l'autre jour dans le salon de Mme de C., qu'il n'a jamais rencontré de femme laide.

—Et moi, dit une grande blonde qui a le nez horriblement ennard, direz-vous que vous me trouvez jolie?

—Vous, madame, vous êtes un ange tombé du Ciel; mais, malheureusement, vous êtes tombée sur le nez.

**DEPECHEs**

**Télégraphiques**

**AU REICHSTAG.**

Berlin, Allemagne, 1er mars.—Au cours de la discussion du budget des affaires étrangères, aujourd'hui au Reichstag, Herr Gagnair, un socialiste démocrate, a demandé des informations sur l'attitude du gouvernement au sujet de la conférence de paix de La Haye.

Le comte de Bilow, ministre des affaires étrangères, a répondu:

«Nos visées tendent toujours à la paix, et elle ne sera pas rompue par nous. Je ne peux pas donner de garanties au sujet des actes des autres; conséquemment, il faut que nous soyons armés. Nous sommes armés avec satisfaction sur les travaux de la conférence, mais nous ne pouvons pas consentir à l'arbitrage obligatoire, et nous ne pouvons donner le recours à l'arbitrage que si la question est soulevée.»

Continuant, le comte de Bilow a dit:

«En ce qui concerne en perfectionnant nos armements sur terre et sur mer, notre seul but a été de protéger notre territoire et nos droits bien acquis contre des attaques hostiles et injustifiées. Nous devons prendre un temps opportun de nos mesures de précaution contre des éventualités possibles.»

En ce qui concerne en perfectionnant nos armements sur terre et sur mer, notre seul but a été de protéger notre territoire et nos droits bien acquis contre des attaques hostiles et injustifiées. Nous devons prendre un temps opportun de nos mesures de précaution contre des éventualités possibles.

«Michael Strogoff» tient toujours l'affiche avec un succès qui ne fait que grandir à mesure que la semaine avance.

**Feuilleton**

—DE—

**L'Abelle de la N. O.**

68 Commencé le 13 décembre 1899

**LE LYS D'OR**

PAR LOUIS LETANG.

TROISIÈME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

IX

LA GROTTÉ AUX FÉES

(Suite.)

—Peut-être sera-t-il sage de retarder un peu le moment où vous vous ferez connaître? Ma-

rie-Madeleine vient d'être rudement éprouvée par une fièvre terrible, elle est impressionnable. Des paroles trop brusques pourraient lui faire mal.

—Je me tairai, oh! oui, mademoiselle!—Un danger pour elle, venant de moi, pensez-vous!

—Mais vous la verrez, je vous le promets, demain, avant la fin du jour.

—Merci, oh! merci!... Et le lendemain comme elle l'avait décidé, Claire de Bude se mettait en route avec M. de Luckner et la fidèle Saladin.

Ils arrivaient à Pontarlier, vers quatre heures du soir et se faisaient aussitôt conduire en voiture aux Grapettes.

L'intention de Claire était de prévenir Mme Bourgoin de leur arrivée, de la prier d'avertir M. de Fontenay en lui demandant de vouloir bien avoir avec eux un entretien après dîner, à l'auberge du village, où ils avaient retenu des chambres en passant.

Et puis elle voulait tenir sa promesse en plaçant M. de Luckner sur le chemin de la jeune fille afin qu'il pût la voir, la contempler comme il le désirait avec tant de force.

Mme Bourgoin accueillit Mlle de Bude avec une effusion ardente, la félicitant, la louant, la bénissant, la louant, la bénissant, la louant, la bénissant.

Quel bonheur de la revoir!... Combien M. le marquis et Marie-Madeleine allaient être heureux de sa venue.

—Comment sont-ils? demanda Claire.

—Oh! mademoiselle!... C'est une bénédiction!... Le paradis sur la terre!... Voir l'œuvre!

—Je suis contente!... déclara Mlle de Bude.

Elle demanda encore: —Oh! sont-ils?

—Un peu plus, vous les trouvez ici. Ils viennent de partir pour leur promenade habituelle. Chaque soir ils vont écouter la fontaine de la Grotte aux Fées qui jase sur les cailloux. Il paraît qu'ils comprennent ce qu'elle dit.

—Je connais l'endroit.

—Ma foi! comme ils s'en vont lentement par la grande allée, vous avez le temps d'arriver avec eux en prenant le layon du grand hêtre qui coupe au plus court.

—C'est juste. Nous allons le faire. Une prière, ma chère dame!

—Un ordre, mademoiselle. Chaque parole de vous m'est sacrée.

—Ne leur dites pas que je suis aux Grapettes, si par hasard nous ne les rencontrons pas.

—Ce sera bien difficile de garder ma langue. Mais j'y tâcherai tout de même pour vous obéir.

—Merci. Je compte sur votre promesse.

—Comment sont-ils? demanda Claire.

—Oh! mademoiselle!... C'est une bénédiction!... Le paradis sur la terre!... Voir l'œuvre!

—Je suis contente!... déclara Mlle de Bude.

Elle demanda encore: —Oh! sont-ils?

—Un peu plus, vous les trouvez ici. Ils viennent de partir pour leur promenade habituelle. Chaque soir ils vont écouter la fontaine de la Grotte aux Fées qui jase sur les cailloux. Il paraît qu'ils comprennent ce qu'elle dit.

—Je connais l'endroit.

—Ma foi! comme ils s'en vont lentement par la grande allée, vous avez le temps d'arriver avec eux en prenant le layon du grand hêtre qui coupe au plus court.

—C'est juste. Nous allons le faire. Une prière, ma chère dame!

—Un ordre, mademoiselle. Chaque parole de vous m'est sacrée.

—Ne leur dites pas que je suis aux Grapettes, si par hasard nous ne les rencontrons pas.

—Ce sera bien difficile de garder ma langue. Mais j'y tâcherai tout de même pour vous obéir.

—Merci. Je compte sur votre promesse.

—Comment sont-ils? demanda Claire.

—Oh! mademoiselle!... C'est une bénédiction!... Le paradis sur la terre!... Voir l'œuvre!

—Je suis contente!... déclara Mlle de Bude.

Elle demanda encore: —Oh! sont-ils?

—Un peu plus, vous les trouvez ici. Ils viennent de partir pour leur promenade habituelle. Chaque soir ils vont écouter la fontaine de la Grotte aux Fées qui jase sur les cailloux. Il paraît qu'ils comprennent ce qu'elle dit.